

Eurydice éternelle

Une lettre cachetée l'attendait sur le bureau. Le sceau du prince imprimé dans la cire épaisse luisait sous les rayons du soleil d'Italie. Pourtant, depuis des semaines, Claudio avait en tête bien d'autres préoccupations que celle-ci. Ses violons dormaient dans leurs étuis de velours, évanescents sous les volutes que la poussière dessinait dans la lumière.

Il les oubliait, évanouis dans un coin et délaissés pour une autre passion. Une passion vivante, blonde et malade. Véra taisait sa voix d'ange au fond d'un lit immense, comme une rose pâle sur un couffin moelleux. Chaque jour, Claudio en faisait porter un bouquet à son chevet, et chaque jour il trouvait à son teint la même nuance diaphane que leurs pétales. Parfois ses yeux verts roulaient sous leurs fines paupières et elle s'éveillait, demandait à la bonne son mari et la date. On lui apportait tous les mets sucrés qui la faisaient sourire, et il venait à elle, oubliant les nuits froides et les longues heures d'angoisse, avec le large sourire de celui qui reconnaît son bonheur perdu. Alors reprenait la douce mécanique des jours paisibles. Ensemble, ils observaient le ballet des abeilles sur les bourgeons emmiellés, la muse chantonnait à son oreille des airs nouveaux. Mais, lorsqu'il jouait, lui jouait, de légères danses enjouées, elle ne se levait plus pour danser. Quand le soir venait, elle faisait mine de s'endormir, embrassait son époux, demandait qu'on la laisse, et n'ouvrait plus les yeux avant plusieurs rondes des astres sur le cadran solaire.

Ce soir-là, sa lucidité n'avait pas duré plus longtemps qu'un coucher de soleil. La chaleur du printemps n'atteignait pas ses mains, froides sous le satin de ses gants. Claudio l'avait attendue, lui avait composé un air nouveau, tandis qu'elle laissait l'ombre rouge de l'astre expirant inonder la pièce, courir sur ses cheveux, lui donner l'air de vivre. Cette fenêtre de calme exacerbait le vide qu'elle laissait derrière elle. Véra jetait son absence sur son chemin pour se donner du lest, pour s'évaporer dans ce lit fastueux, loin de lui. Il mangeait seul, échouait dans l'atelier, observait le chaos qu'il y avait semé, l'œil vaguement égaré et les cils lourds de larmes.

La lettre rouge gisait toujours sur le bureau. Claudio hésita: combien de temps encore pourrait-il ignorer son mécène? Il n'était pas une colonne, un ouvrage, une plume en sa demeure qui n'appartînt au prince. Il avait tout à perdre, et bientôt, il lui faudrait écrire un nouveau concerto, s'il ne voulait pas ajouter à la douleur de l'absence, la misère de la rue.

C'est pourquoi ce soir-là, dans le silence pugnace, il décacheta le pli. Claudio lut la commande d'un œil distrait : il ne savait que trop quel thème peu utile à ses yeux le prince aurait choisi. Celui-ci, à l'instar de ses contemporains, se passionnait pour des temps auréolés de gloire, voilés par leurs mystères et brillants de savoirs: pour les siècles, tantôt obscurs, tantôt dorés de la Grèce antique. L'obsession artistique était aux mythes oubliés et aux illustres batailles.

Princes, philosophes, physiciens, tous s'aveuglaient de lumière antique, éblouis par ces temps anciens, moins oubliés que le présent lui-même. Claudio s'exaspérait. Que composer encore sur un empereur romain? Quand sa femme se mourait, que pouvait-il chanter sur les mots d'un Ovide ou d'un Hésiode qu'elle ne lirait jamais?

Il aurait voulu noircir de notes alignées, virevoltantes, les lignes de ses portées. Des notes pour elle. Déposer sur son front des flots de doubles croches, pour encenser Véra, sa beauté éphémère. Pas pour redonner vie aux mémoires mortes des inconnus d'antan. C'est elle qu'il voulait

faire éternelle, non d'illustres inconnus, si séduisants soient-ils. L'artiste soupira doucement, révélant un agacement à peine perceptible. Il n'était pas surpris, savait gagner son pain, écrivait mécaniquement un air, comme prévu, veillant à ne laisser rien affleurer des tourments qui l'étreignaient. Il le ferait plus tard, mais pas ce soir-là : c'était un vendredi, un jour qui sentait le bougainvillier sous la fenêtre, la confiture d'orange qui mijote. C'était peut-être le dernier jour de Véra. L'homme passa une main lasse sur son visage, et de l'autre poussa la porte de l'atelier.

Mais alors que, déjà, son esprit s'éloignait des violons, un détail le retint. Un élan de la lumière, un éclat inconnu attira son attention. Ce n'était rien : rien de plus qu'un rebond de lumière sur une dorure, décoché depuis la reliure écarlate d'un livre. Le vague souvenir de ce présent princier se perdait dans le vacarme de ses noires pensées, sombres Bienveillantes qui étendaient leurs ailes sur le reste du monde. L'homme promena ses doigts striés par les cordes sur le cuir l'ouvrage. En lettres d'or calligraphiées on y avait gravé « Ovide, Les Métamorphoses ».

Machinalement, ses mains soulevèrent la couverture, et firent défiler les pages. Le papier fin roulait dans l'air sous ses doigts, s'échappant de sa paume en un souffle ronronnant. Dehors, la nuit avait voilé Florence de noir, et soufflait sur le crêpe du deuil le vent léger d'un dernier souffle. Claudio frissonna. Seul le livre, chaud sous ses mains, l'arrimait au réel.

Voyageur égaré, il lui fallait un amarrage. Une attache lourde pour l'empêcher de s'envoler avec Véra. Il savait bien, au fond, qu'elle voguait déjà loin, soumise à l'inéluctable flot de l'Achéron. L'image de sa douce nymphe, à peine moins transparente que l'air, ricochait dans sa mémoire sur les mots d'un auteur dont il peinait à se souvenir, longuement analysés sous l'œil attentif d'un précepteur : « J'ai cru pouvoir supporter ce deuil, j'ai essayé, je ne le nierai pas, mais l'Amour l'a emporté. Il est un dieu bien connu, là-haut, sur terre. L'est-il aussi ici ? »

Alors dérivant au hasard dans la solitude de la nuit, l'ancre du passé lui parut assez fiable.

L'homme stoppa net la valse folle des mots sous ses doigts, posa ses yeux sur la page qu'il cherchait et lut. En latin. La langue désarmante, fière forteresse renfermant des trésors infinis sous son armure de morte. Claudio lisait les langues anciennes comme il avait composé sa première pièce : laborieusement, mais rigoureusement, et finalement avec succès. Contre son gré, certaines formules lui revenaient parfois, pareilles à des incantations, rassurantes comme la pierre que le voyageur perdu reconnaît sur son chemin.

Malgré lui, il se surprit songeant à la délicatesse presque musicale de cette langue ciselée, figée dans un passé lointain comme les jeunes femmes de Pompéi. Péniblement, il se rendit à l'évidence : grec et latin s'insinuent dans les esprits, roulent discrètement sous nos langues, même sans être toujours comprises. Nous les retenons comme on retient sa propre histoire : elles s'éparpillent dans le présent, s'y morcellent, et on les croit disparues lorsqu'elles éclatent, tapies partout. Dehors le Clocher de Santa Maria sonne une heure avancée de la nuit. Frêle guerrier du sens, Claudio poursuit un vers, il va le faire chanter, parcourt des yeux sa proie, épurée comme les mots des aèdes, elle oppose sa légère résistance. Il gratte la pellicule fine d'une déclinaison, découvre un nom. Il cligne des paupières et d'un trait de grammaire comme d'un coup de scalpel, il tranche le verbe. Il tranche le radical, isole la personne, examine le temps. Le premier vers est nu, étendu devant lui. Ovide lui murmure « Inde per immensum croceo uelatus amictu » ; Claudio répond « S'éloignant, de là, enveloppée d'un voile couleur safran » et poursuit, méthodique « Tandis que

l'appelle vainement la voix d'Orphée ». La mélodie latine rendait à la grammaire sa poussée d'Archimède, et Claudio, toute la nuit durant, se berça de latin. Face à lui, Ovide gardait jalousement une légende thébaine dans un coffre aux milles clefs dont jaillissait le sens enroulé sous les vers. Claudio était Orphée appelant son Eurydice. Les mots lui figuraient, sous les crocs du serpent, sa Véra étendue. Des paroles du poète naissaient tierces et quatrains, odes désespérées jouées largo. Il lui semblait entendre déjà la lyre d'Ophée ravir à la mort son amour presque éteint. Lorsqu'il ferma le livre, la lune se gommant sur le fond bleu du ciel amorçait sa course vers la nuit suivante. Claudio plissa les yeux. Sous la brume matinale il lui semblait distinguer un forum sur la piazza del duomo, les arcs d'une arène sous le palais Sforza, et les silhouettes des passants dans la rue se fondaient dans celles de Sénèque et Virgile. Il apercevait là, Rome berçant Florentia. Au point presque d'oublier l'initial détachement qui, la veille même détournait son regard des chefs-d'œuvre antiques. Les Métamorphoses détachaient le philtre flou de souffrance apposé sur sa vie, révélaient l'éternel, la permanence humaine, et celle de Véra.

Le glissement d'un pas léger dans son dos extirpa Claudio hors de son rêve antique. Elle était là, tout près, souriante derrière les tentures drapées de l'atelier: Véra resplendissait. « Tu travailles trop Claudio... » Faible, elle s'appuya sur lui. Le tremblement imperceptible de ses mains oscillait entre l'Olympe et les champs d'asphodèles, diaphane et divine, Eurydice et Véra. Il enlaça ses doigts, calma leur danse de Danaïdes. Le calme revint lentement et les moires du destin se turent pour un instant. Reposée dans ses bras, l'un coulé contre l'autre, les amants lurent Ovide et chantèrent ses mots. Claudio traduisait tout, avec application, émerveillant sa femme. Elle souriait, ravie, bercée par le sens premier des mythes aux mille tiroirs. Ne voyant en Narcisse qu'un bel éphèbe puni, elle étouffait un rire face aux paroles d'Echo. L'ombre portée de quelque temple ancien s'étirait autour d'eux quand le jour avançait. Les images défilaient, il les lui conta toutes ; elle écoutait, muette. Véra, effacée dans l'amour de Claudio, murmurait un air, tout bas. Sa vision se brouillait, enroulant les tentures de l'atelier comme les volutes des violons, elle apercevait Daphné allongée, qui rêvait d'Apollon. Véra sentait, au loin, l'approche lente d'Hadès et l'odeur printanière des jardins de Perséphone. Le fourmillement confus se faisait lourd vacarme sous une ouate épaisse. La voix d'Orphée se faisait plus lointaine, la chaleur cotonneuse enveloppait Véra d'un voile safran. Elle chercha un instant Ocyrhoé dans l'ombre, mais ne l'y trouva pas. Au-dessus d'elle, Claudio souriait, paisible, quand enfin vint la douceur de la main d'Eurydice qui l'attira, sereine, vers les champs Elysées, le tremblement cessa. « Elle lui fit un suprême adieu, qu'il n'entendrait plus qu'à peine, puis elle retourna sur ses pas à l'endroit d'où elle venait. »

La nuit était tombée avec Véra. Claudio l'embrassa dans l'ombre sans mêler ses larmes à son parfum fané: Véra et Eurydice étaient deux éternelles. Il allongea sa muse, ferma les yeux sur elle. À l'aurore il se réveillerait seul, irait dans l'atelier. Alors il composerait ces airs qu'elle lui avait soufflés. L'artiste incarnerait sa Véra éternelle mêlée au mythe d'Orphée dans les voix de sopranes traversant les siècles. L'encre sur sa plume était sèche depuis bien trop longtemps et il l'avait trempée dans celle, universelle de l'Antiquité. À l'aurore seulement, et pour sa défunte femme, il composerait le premier opéra au monde, qu'il signerait de leur nom: Monteverdi.